









L A
LANTERNE MAGIQUE,
O U

F L E A U X
DES ARISTOCRATES.

E T R E N N E S
D'UN PATRIOTE,

D É D I É E S
AUX FRANÇAIS LIBRES.

OUVRAGE dans lequel on verra
tout ce qui s'est passé de plus
remarquable, depuis l'assem-
blée des Notables jusques à
présent ;

O R N É

D'Estampes & de Couplets ana-
logues.

B E R N E .

LIBRAIRIE
SÉNAT

790.

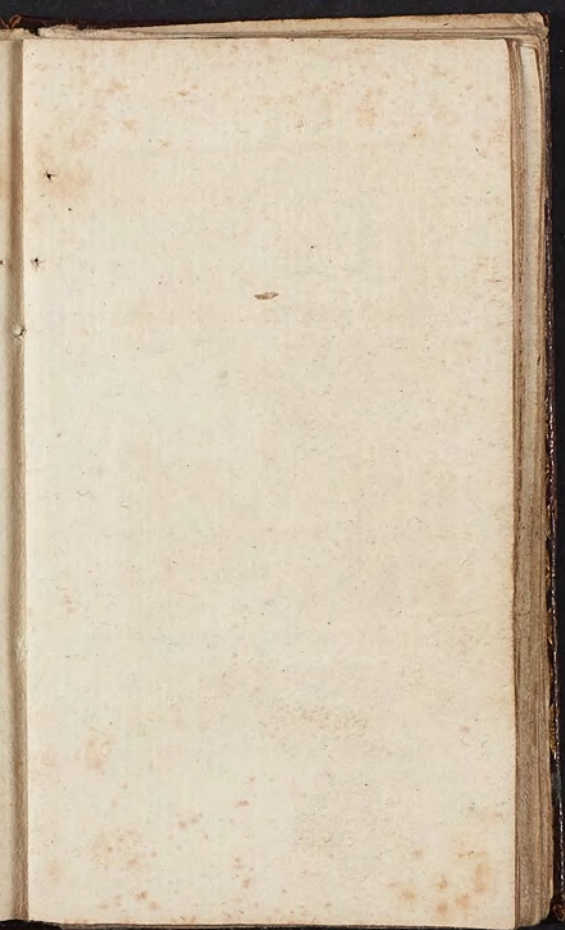
LA
JANUARY 1840
OF
THE
DES ARLIST
L T
D
AUX FRANCAIS
Ouvrage de
pour le
de la
de la

ORNE
D'Empire & de
JANUARY 1840
DE
1840

INTRODUCTION.

FRANÇOIS, j'arrive de Suisse, pays de liberté : j'en apporte une piece rare & curieuse, qui m'a été remise par un fameux mécanicien. C'est une lanterne magique qui représente les Tableaux les plus fideles de votre révolution, depuis l'instant où Calonne déclara le déficit, jusqu'à l'époque où nous sommes actuellement. Vous offrir pour Etrennes cette optique admirable ; c'est sans doute le meilleur usage que je puisse en faire, elle ne convient qu'à un peuple qui vient de conquérir sa liberté.

L'RAISON (au verbe d'être)
 pays de liberté : son rapport une
 pièce rare de son culte, qui m'a été
 remise par un fameux marchand-
 cian. C'est une lanterne magique
 qui représente l'abolition des
 esclaves de votre révolution, de-
 vant l'assemblée nationale. Je
 déteste, depuis l'époque de votre
 formation révolutionnaire, l'usage que
 vous faites de cette œuvre
 admirable ; c'est sans doute le
 meilleur usage que je puisse en faire
 et elle ne conviendrait pas moins
 qu'à l'usage de la liberté.





BIBLIOTHÈQUE
SÉNT. L A
LANTERNE MAGIQUE,
OU
FLEAUX
DES ARISTOCRATES.

PREMIER TABLEAU.

La maison de l'épicier, en face de l'hôtel-de-Ville, au-dessus de l'auvent, se voit le buste de Louis XIV, qui a pour perspective la branche de fer, à laquelle tient ordinairement le trop fameux Reverbere. Il est détaché; & l'on a mis à sa place la Lanterne magique: celui qui la fait voir, se tient auprès; il est environné d'un groupe de personnes qui écoutent son annonce, on voit les tentes, les soldats qui sont en faction sur la place. La Déesse de la vérité, leve le rideau qui couvroit la machine.

Citoyens, amis de la liberté, vainqueurs de la Bastille, accourez tous. Sous un voile allégorique vous verrez ici les tableaux les plus fideles de la mémorable révolution qui vient de s'opérer, les causes qui l'ont produite ; vous y verrez retracées toutes les actions de vigueur par lesquelles vous vous êtes illustrés. Vous verrez Calonne, déclarant au Roi le déficit de la France ; déficit qui aura été la source de la régénération du Royaume, puisque c'est de lui que provient le projet des impôts territorial & du timbre ; & par suite, le refus d'enregistrer aux Parlemens, leur exil, l'Assemblée des Notables, la célèbre Cour-Plénière, la Convocation des Etats-Généraux, &c. &c. Vous verrez comme peu-à-peu la cabale aristocratique, vouloit accoutumer les citoyens à se laisser tranquillement massacrer & subjugué par des soldats, dont la bravoure ne pouvoit pas se prêter à ces infames manœuvres. Vous verrez, comme on souffloit parmi le peuple le feu de la sédition, pour l'habituer insensiblement à l'esprit de révolte, & pour que ses fréquentes insurrections pussent servir de prétexte pour faire approcher de nos murs, une armée capable de nous contenir, pendant qu'on auroit dissout notre auguste Assemblée Nationale. Vous y verrez l'incurSION de

Dubois sur le Pont-neuf à l'époque de l'exil de Brienne & de Lamoignon. La vengeance que prit le peuple en brûlant les corps de garde. Les massacres qui s'ensuivirent à la place de Grève, Rue Saint-Dominique, & carré Saint-Martin; vous y verrez encore ces excès horribles commis au faubourg Saint-Antoine, par des brigands payés, & qui dévastèrent les maisons de deux honnêtes Citoyens, dont ils brûlerent tous les effets, quoiqu'on ait voulu faire croire que les scélérats auteurs de ces crimes, étoient les très-innocens habitans du fauxbourg. Je vous y ferai passer en revue tous ces événemens à jamais célèbres, arrivés depuis la Séance Royale tenue à Versailles; l'Assemblée tumultueuse du peuple de cette ville, la nuit de la Saint-Jean, se portant en foule au château, & demandant à grands cris le rappel de M. Necker exilé. La délivrance des Gardes-Françoises des prisons, leur grace obtenue de notre bienfaisant Monarque. Le second exil de M. Necker, la nuit du samedi onze juillet. La consternation, la fureur du peuple, en apprenant cette désastreuse nouvelle, ainsi que la nomination des nouveaux Ministres. Et tout ce qui s'est passé, depuis le 12 Juillet jusqu'à ce jour. Approchez, MM., approchez. Voyez le monde... Prenez vos places.

AIR Des petits Savoyards.

Accourez à ma Lanterne ,

Peuple fier & généreux ;

J'apporte avec moi de Berne

Ce bijou si précieux.

Eh haye eh heu , eh haye eh heu , eh haye eh heu :

Vià comme on arrive.

Le bon François me goûtera ,

Car la Liberté lui plaira ,

Et par de-là le Mont-Jura , (bis).

L'Aristocrate il reaverra. (bis).

Il verra dans mon optique ,

Comment il brisa ses fers.

De son courage héroïque ,

Les Tableaux y sont offerts.

Eh haye eh heu , eh haye eh heu , eh haye eh heu :

Vià comme on arrive.

Plus de bastille on ne verra ,

Le despotisme s'eteindra

Mais la liberté renaitra (bis),

Et tout le monde en jouira (bis).

LE P U B L I C.

Mon ami, tout ce que tu viens de nous annoncer est intéressant, pour servir à l'histoire de notre siècle. Mais nous n'en finissons jamais, s'il falloit que tu nous fisses voir tous ces Tableaux. l'un après l'autre, montre-nous seulement ceux qui tiennent immédiatement à la révolution.

L' H O M M E A LA L A N T E R N E.

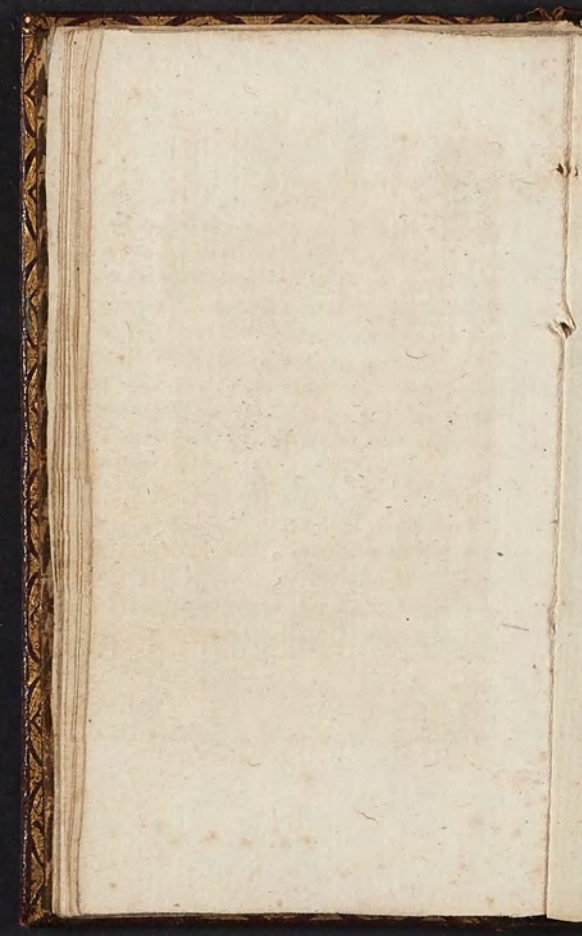
Volontiers, Messieurs; approchez, & vous serez satisfaits! . . . Ne vous pressez pas tant. . . . Prenez garde en poussant, de renverser ma piece curieuse. . . . Oh! oh! on s'agite bien fort par ici. N'y a-t-il point quelques Aristocrates! Si cela est, Messieurs, laissez-les passer. N'est-il pas juste qu'ils voient les premiers? Ce sont eux qui ont fourni les sujets de mes Tableaux. Ils n'occuperont pas long-temps la place. . . . Allons, Messieurs, attention; voilà que nous allons commencer.

SECOND TABLEAU.

Vous voyez ici Louis & Antoinette au milieu de leurs courtisans. Les Aristocrates appliquent un bandeau épais sur les yeux de notre Auguste Monarque. D'un autre côté, voyez une perfide favorite couvrir d'une main les yeux de sa souveraine; tandis que de l'autre, elle tient un poignard. De la bouche empestée de cette mégère, sort un serpent prêt à s'insinuer dans le sein de la Reine. Dans le fond, à gauche, on voit des courtisans qui enlèvent des sacs d'argent. Les dépredations commencent.

O François, combien cette allégorie n'est-elle pas frappante ! La douce & la bienfaisante Antoinette régnoit autant par ses grâces que par ses vertus sur les cœurs de tous ses sujets. Ils bénissoient le ciel de leur avoir accordé cette Reine aimable & généreuse. Jamais un malheureux ne l'imploroit en vain; elle rendoit à tous une main secourable. Hélas! nous eussions été trop fortunés, si des infames que l'enfer vomit dans sa rage, n'eussent cherché à corrompre l'heureux naturel de cette Princesse. Environnée de





scélérats , qui cherchent à envahir toute sa confiance ; continuellement obsédée par un démon femelle , qui emploie les moyens les plus odieux pour capter ses bonnes grâces , qui lui fascine les yeux pour l'empêcher de voir tout ce qu'a de hideux son odieux caractère composé de tous les vices ; entourée de toutes parts des pièges qui sont tendus à sa candeur & à sa bonne foi ; comment Antoinette eût-elle pu résister à la séduction ! Le serpent qui sort de la bouche de cette indigne favorite , est un fidèle emblème des conseils pernicieux , des projets abominables enfantés dans son sein. Le poignard annonce qu'il n'est rien qu'elle ne sacrifie , même jusqu'à sa bienfaitrice , pour satisfaire son ambition effrénée , & son insatiable cupidité.

Et toi , Louis XVI , qui ne pensois qu'à faire le bonheur de tes peuples , dont toutes les actions portoient le sceau de la vertu , & qui aurois voulu que chaque jour de ton regne fût marqué par des bienfaits ; le crime & la trahison s'établissent jusqu'au pied de ton Trône. Les deux premiers Ordres , ceux qui t'approchoient de plus près , te trampoient cruellement. Tu confias tes Finances à des mains infidelles ; tu fis choix , pour Ministre , d'un ambitieux chargé de

nettes. Calonne les eut bientôt , non-seulement acquittées , mais encore s'enrichit aux dépens des deniers de l'Etat. La cabale & l'intrigue pouvoient seules parvenir aux différentes places. Bientôt on s'aperçut des déprédations des Finances. Calonne fut forcé de déclarer le déficit. Le trésor étoit épuisé. O Louis ! tu ne voulus jamais fouler tes peuples par de nouveaux impôts. Les vils agens de ton pouvoir , abusant de ta confiance & de ton autorité , en formèrent seuls le projet ; mais il leur fallut pour cela convoquer l'Assemblée des Notables , en partie composée de créatures qui leur étoient vendues , & auxquelles ils suggérèrent les projets des impôts territorial & du timbre.

Les Parlemens refuserent de les enregistrer. Ils prétendirent avec raison qu'ils n'en avoient pas le droit ; ils demandèrent la convocation des Etats-Généraux , mais cette convocation n'entroit point dans les plans de la cabale ministérielle. Une Assemblée Nationale étoit trop faite pour éclairer les opérations ténébreuses des agens du pouvoir monarchique. Ils pressentoient que la Diète Anguste voudroit anéantir les innombrables abus qu'ils avoient tant d'intérêt de conserver. Ils épuisèrent donc tous leurs efforts pour s'opposer à ce

qu'il y eût une tenue d'Etats-Généraux, mais ce fut en vain. Toute la France les attendoit avec impatience, & les sollicitoit de la bonté du Roi; plus jaloux du bonheur de ses peuples, que de la conservation d'une autorité arbitraire, bientôt il s'empresse de fixer l'époque heureuse de la régénération de la Monarchie.

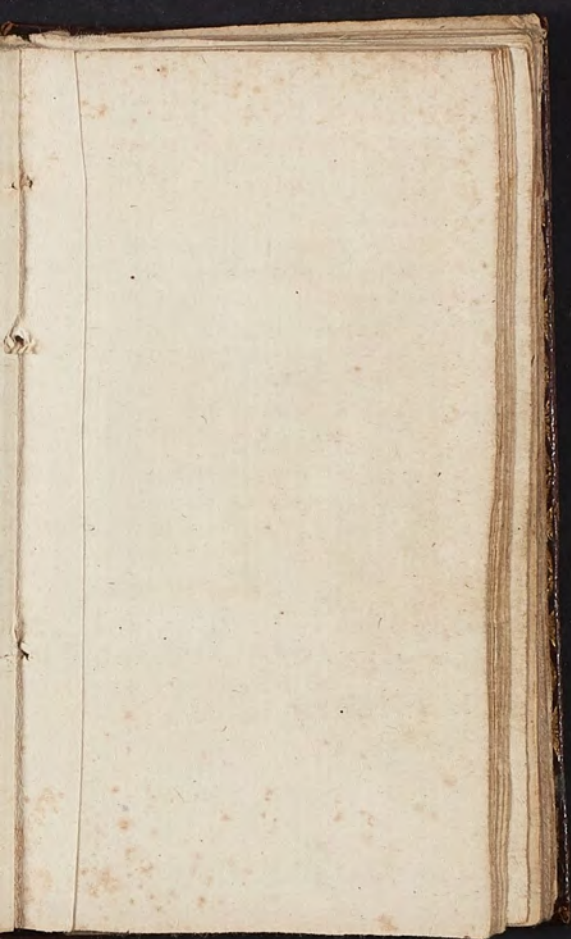
AIR : Dans un verger Collnette.

LA vertu, la bienfaisance
De ce Monarque chéri,
Sembloient promettre à la France
Les jours heureux de Henri;
De la paix, de l'abondance,
Déjà le règne eût fleuri.

Mais la basse flatterie
A banni la vérité:
Près du Roi sa bouche impie
Exhale un souffle empesté;
Et la licence impunie
Triomphe de l'équité.

Reine ! quelle main impure
Voile ton front radieux !
L'audacieuse imposture
Cache à ton cœur généreux
Les maux que la France endure
Dans ce siècle désastreux.

Ecarte à jamais du Trône ,
Ce vil essaim de flatteurs.
A quoi sert une Couronne !
Que font de vaines grandeurs ?
Tout l'éclat qui t'environne ,
Vaut-il l'empire des cœurs ?





TROISIEME TABLEAU.

CE Tableau allégorique vous représente la folle conduisant le char de la prodigalité, désigné par une femme qui sème l'or autour d'elle; derrière le char se tient la rapine qui commet ses dilapidations jusques sur les genoux de la prodigalité. Sur plusieurs banderoles flottantes du char se lisent quelques-uns des abus qui ont occasionné l'épuisement de nos Finances.

Dès que le déficit fut déclaré, Louis XVI manifesta le desir qu'il avoit de mettre dans ses dépenses la plus grande économie. On fit dans sa maison, ainsi que dans celle de la Reine, des réformes considérables. On supprima beaucoup de charges, ce qui nécessairement eût peu à peu rétabli l'équilibre avec la recette. Qu'il est généreux & bienfaisant, le Roi qui se condamne lui-même à des privations, qui se dépouille volontairement de ce qui fait partie de l'éclat de son Trône, & qui ne fait ces sacrifices que pour ne pas surcharger ses peuples d'impôts! Un si bel exemple devoit être imité sans doute par tous ceux

qui l'environnoient , & n'existoient que des dons de sa
 munificence ; mais au contraire , plus les Finances
 s'épuisoient , & plus on fit augmenter les déprédations
 des Ministres & de leurs alentours. Leurs rapines s'é-
 tendent jusqu'au pied du Trône du Monarque. Ces
 insatiables Vampires absorbent presque tous ses revenus.
 A peine en laissent-ils passer un tiers jusqu'à lui , tant
 sont nombreuses & crochues les mains qui s'allongent
 furtivement dans ses coffres.

Et cependant la misere des peuples est à son comble ,
 Les manufactures sont dans l'immobilité ; le commerce lan-
 guit , l'ouvrier meurt de faim faute de travail ; les rentes
 ne se paient presque plus ; l'homme le plus riche est
 obligé de s'endetter , & les banqueroutes se multi-
 plient. La France est à deux doigts de sa perte par
 les viles manœuvres des scélérats auxquels un prince
 trop facile a confié l'administration de son royaume.
 Oh , quels supplices pourroient jamais leur faire expier
 de pareils forfaits !

Maïs voici bientôt l'époque si désirée où doivent
 s'assembler les Etats-Généraux promis par Louis XVI.
 C'est ici que redoublent les intrigues ministérielles. On

cherche à faire nommer pour Députés des sujets qui soient dévoués aux ordres privilégiés ; on fait tout ce qu'il est possible pour les séduire à prix d'argent. Oh ! qu'ils se félicitent d'avoir couvert les yeux du Roi d'un bandeau ! sans cela , n'auroit-il pas bientôt connu & puni toute leurs scélératesses ! Mais , attendons ; la foudre commence à gronder sur les têtes de ces brigands titrés. Bientôt elle abattra ces orgueilleux supports de l'injustice & des vexations ; bientôt la licence de ces harpies voraces sera réfrénée par un peuple vengeur. La responsabilité , que décrètera l'auguste Diète Nationale , éloignera à l'avenir leurs pareils du Ministère , & nous ne verrons plus ces éminentes places occupées que par des hommes remplis de probité & de patriotisme.

Mais la mesure de leurs forfaits n'est point encore comblée. Ils ont un triomphe apparent ; ils se sont formés un parti aristocratique ; c'est à ce noble usage qu'ils emploient ce que leur produisent les déprédations qu'ils commettent. Comme vous le voyez dans ce Tableau , gouvernemens , pensions , brevets , gratifications de toutes especes sont offerts à ceux qui sont assez lâches pour promettre de trahir la confiance de leurs commettans.

Air : Avec les jeux , &c.

Là , dans le char de la folie ,

Voyez la prodigalité.

De mille maux elle est suivie ;

Près d'elle est la rapacité.

Source d'une guerre intestine ,

Un monstre affreux qu'elle a produit ,

Va naître pour notre ruine ;

De son flanc sort le déficit. (Bis.)

Faudra-t-il donc Peuple docile

Perdre le fruit de tes sueurs !

Engraisser la horde inutile

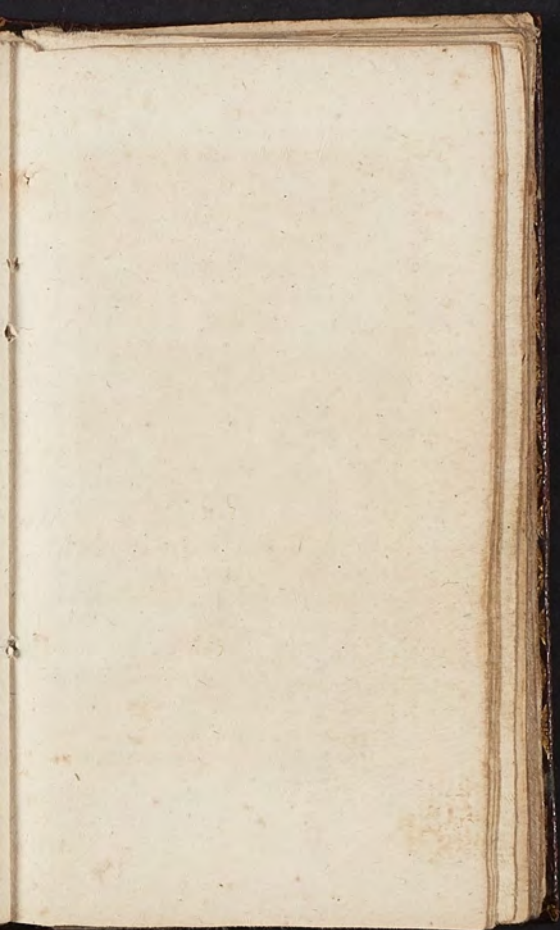
De tes odieux oppresseurs !

Pour une avide créature ,

Quoi ! le lâche & vil courtisan

Prodiguera-t-il sans mesure

Des trésors payés de ton sang ! (Bis.)





QUATRIEME TABLEAU.

CONSIDEREZ ici ces deux aristocrates formant des chaînes sur une enclume , pendant qu'une femme , la même que vous avez vu dans le second tableau , favorite perfide d'une Reine qu'elle trompe , s'occupe à souffler le feu , & leur montre du doigt comment il faut forger ces fers.

Ce n'étoit pas assez , sans doute , pour ces scélérats , d'avoir fasciné les yeux du Roi & de la Reine , d'avoir pillé nos trésors ; de nous avoir réduits à la plus affreuse misère ; d'avoir enfin fait servir les richesses de l'Etat à lui susciter des ennemis , qui voudroient nous ensevelir sous ses ruines. Ces monstres vouloient encore nous asservir , & nous plonger dans l'esclavage le plus affreux. O François ! sous la puissante protection du génie de la liberté , vous marcheriez aujourd'hui courbés sous le poids des chaînes de la plus dure aristocratie. Ils vouloient , les traitres , rétablir le Gouvernement féodal , dissoudre l'Assemblée

Nationale. Pour y réussir, ils apportent tous les obstacles possibles à la réunion des trois ordres. Ils foment la division entre eux; un Garde-des-Sceaux, couvert d'opprobre & d'infamies, les-éloigne du Roi tant qu'il peut. Il est le canal intermédiaire par lequel doivent passer toutes les demandes de la Diète auguste, & les réponses du Souverain. Il dénature & tronque souvent les unes & les autres.

Cependant la Chambre des Communes se constitue, & invite les deux autres Ordres à se joindre à elle. La majorité du Clergé s'y décide; la Noblesse alloit être forcée de céder. Elle voulut ne pas le paroître. Il se tint une assemblée aristocratique, où l'on proposa au Roi d'être médiateur entre les Ordres, & de les réunir. Ils semoient qu'ils feroient dire & faire à Sa Majesté tout ce qu'ils voudroient. Ces monstres continuoient à lui fasciner les yeux.

Bientôt on annonce une Séance Royale à Versailles, & déjà l'on croyoit que la meilleure intelligence alloit régner dans l'Assemblée Nationale. Mais la cabale aristocratique y avoit prévu. Et cette Séance sur laquelle nous avions fondé tant d'espérance, remplit, au con-

ous les cœurs de consternation & de doute. Les deux premiers Ordres l'emportèrent encore. Toutes les délibérations prises par les Députés du Tiers, ils se constituèrent avant la Séance, pour forcer la noblesse & le Clergé de se réunir à eux ; toutes ces délibérations, dis-je, furent déclarées illégales & inconséquentes. Le Roi voulut qu'on ne délibérât en commun sur les affaires d'une utilité générale, mais seulement sur toutes celles qui regardoient « les droits antiques des Ordres ; la forme de constitution qu'on donneroit aux États Généraux prochain ; les propriétés seigneuriales & les droits utiles & honorifiques des deux premiers Ordres ». Le consentement du Clergé devoit être nécessaire pour toutes les dispositions qui intéresseroient la discipline ecclésiastique ; comme l'on voit, ils auroient été juges dans leur propre cause. Quel triomphe pour la noblesse & le Clergé ! Qu'on étoit alors éloigné de penser qu'un jour les revenus de l'Eglise appartiendroient à la Nation. O liberté ! liberté ! . . . Mais n'arrêtons pas sur les événemens.

Les uns se réjouirent de leurs succès ; les autres s'applaudirent de leurs succès ; les inter-

Nationale. Pour y réussir , ils apportent tous les obstacles possibles à la réunion des trois ordres. Ils font la division entre eux ; un Garde-des-Sceaux , couvert d'opprobre & d'infamies , les-éloigne du Roi tant qu'il peut. Il est le canal intermédiaire par lequel doit passer toutes les demandes de la Diète auguste , & les réponses du Souverain. Il dénature & tronque souvent les unes & les autres.

Cependant la Chambre des Communes se confie & invite les deux autres Ordres à se joindre à elle. La majorité du Clergé s'y décide ; la Noblesse n'est point forcée de céder. Elle voulut ne pas le permettre. Il se tint une assemblée aristocratique , où l'on proposa au Roi d'être médiateur entre les Ordres , & de les réunir. Ils semoient qu'ils feroient dire & faire à Sa Majesté tout ce qu'ils voudroient. Ces manœuvres continuoient à lui fasciner les yeux.

Bientôt on annonce une Séance Royale à Versailles & déjà l'on croyoit que la meilleure intelligence régneroit dans l'Assemblée Nationale. Mais la cabale aristocratique y avoit prévu. Et cette Séance sur laquelle nous avions fondé tant d'espérance , remplie , au

traire , sous les cœurs de consternation & de douleur.

Les deux premiers Ordres l'emportèrent encore. Toutes les délibérations prises par les Députés du Tiers , lorsqu'ils se constituèrent avant la Séance , pour forcer la Noblesse & le Clergé de se réunir à eux ; toutes ces délibérations , dis-je , furent déclarées illégales & inconstitutionnelles. Le Roi voulut qu'on ne délibérât en commun que sur les affaires d'une utilité générale , mais excepta toutes celles qui regardoient « les droits antiques des Ordres ; la forme de constitution qu'on donneroit aux Etats-Généraux prochain ; les propriétés seigneuriales & féodales ; les droits utiles & honorifiques des deux premiers Ordres ». Le consentement du Clergé devoit être nécessaire pour toutes les dispositions qui intéresseroient la discipline ecclésiastique ; comme l'on voit , ils auroient été juges dans leur propre cause. Quel triomphe pour la noblesse & le Clergé ! Qu'on étoit alors éloigné de penser qu'un jour les revenus de l'Eglise appartiendroient à la Nation. O liberté ! liberté ! . . . Mais n'anticipons pas sur les événemens.

Les traîtres s'applaudirent de leurs succès ; les inter-

tions du Roi , manifestées , sembloient lier les mains à la Diète Française. En vain les vues du Monarque étoient-elles bienfaisantes & dignes de son cœur généreux. En vain s'étoit-il rendu au milieu des Représentans de son Peuple , pour les concilier & les mettre d'accord ; ses perfides Conseillers trouvoient le moyen de faire tourner au désavantage de ce même Peuple , les intentions les plus propres de l'auguste Souverain. C'est sur-tout après cette Séance , que l'hydre de l'aristocratie leva de plus en plus ses têtes criminelles. Ses infames agens redoublèrent d'activité pour former les chaînes qu'ils nous destinoient. Considérez dans le tableau , quel est l'acharnement de cette race impure, Ne semble-t-elle pas dire ,

Air : du Maréchal.

Allons , amis , travaillons fort ;

Tâchons , par un dernier effort

D'affervir aujourd'hui la France ;

Que sous nos traits victorieux

Périsse ce Peuple odieux. . . .

Assouvissions notre vengeance !

Tôt , tôt , tôt ,

Battez chaud ,

Tôt , tôt , tôt ,

Bon courage ,

Il faut avoir du cœur à l'ouvrage ,

Réponse d'un Patrote ; (même air ,

Unis par un complot affreux ,

Qu'vrais-je , en ces jours malheureux !

Qui s'arme contre la Patrie !

Des Nobles altiers & cruels ,

Et vous , Ministres des Autels !

Votre ligue sera punie.

Tôt , tôt , tôt ,

Battons chaud

Tôt , tôt , tôt ,

Bon courage ,

Brifons les fers de l'esclavage.

CINQUIEME TABLEAU.

VOICI le Roi, rendant à M. Necker le portefeuille qui lui avoit ôté. Ce Ministre, protecteur du Peuple, s'apperçoit que les yeux du Souverain sont encore couverts d'un bandeau. Voyez son indignation. Il avance la main pour rendre la vue au Monarque trompé. Les Aristocrates qui l'environnent sont effrayés de son action. Ils le retiennent par le bras & l'empêchent d'approcher.

Au milieu de cet amas impur d'imposteurs, existoit un Ministre vertueux ; ami & protecteur du Peuple, dont il étoit chéri depuis long-temps ; ce second Sully, luttoit de toutes ses forces pour détruire les projets désastreux formés contre la Patrie. Il s'étoit opposé sur-tout à la Séance Royale. Dès-lors, sa perte fut résolue ; on le calomnia sans doute ; le Roi le remercia le jour même ; & nous fumes privés de cet appui, presque le seul que nous eussions auprès du trône.

Mais déjà le Peuple de Versailles est instruit de cette nouvelle affligeante. Il se porte en foule au Château,





& demande Necker à grands cris. En voyant cette insurrection inattendue , le parti anti-patriotique pâlit de rage & d'effroi. On crie aux armes ; on commande aux Soldats de s'en servir , & de faire feu sur tous ceux qui voudroient approcher. Mais ces braves militaires , se déclarent déjà nos amis , refusent d'exécuter ces ordres sanguinaires ; la terreur redouble au Château . . .

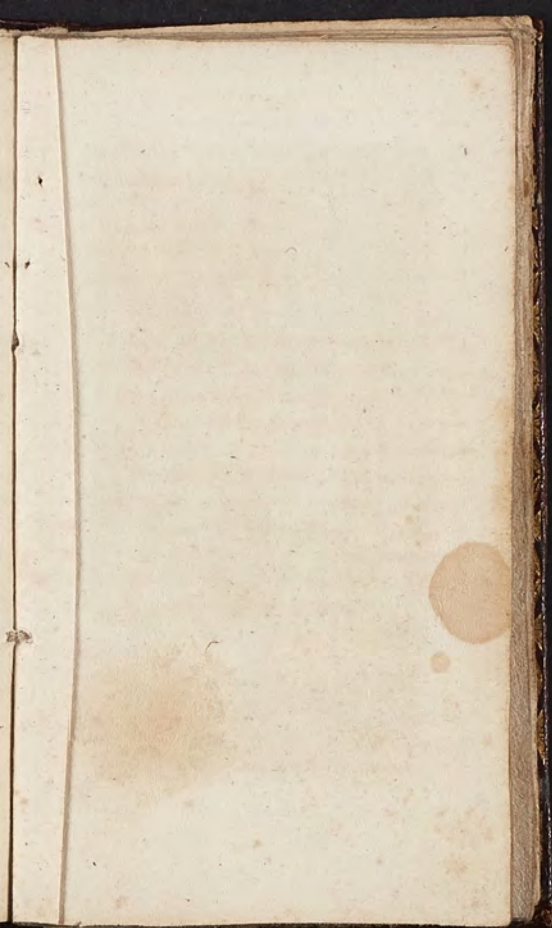
Cependant , les cris du Peuple continuent ; le Roi paroît enfin sur son balcon , accompagné de la Reine , & du noble rejetton que la mort a trop tôt moissonné. La bonté du Monarque éclate encore dans cette circonstance. Il annonce lui-même au Peuple qu'il va le satisfaire. Il envoie chercher Necker à plusieurs reprises ; ce vertueux Ministre arrive enfin , & paroît avec Leurs Majestés. Les noms de Louis XVI , de Monseigneur le Dauphin & de Necker , mille fois répétés , se perdent dans les airs. Versailles fut illuminé. La joie brilloit sur tous les visages patriotiques.

AIR : Charmantes Fleurs , . . . Ou daigne écouter. :

Peuple Français , que la douce espérance
Rentre en vos cœurs ; Necker est de retour ;
Quand votre Roi lui rend sa confiance ,
Que votre joie exprime votre amour.

Ne craignez plus . . . Mais quel affreux présage !
Je vois encor ce sinistre bandeau.
Quoi ! des Français , dans leur aveugle rage ,
Pour des Français creuseroient un tombeau !

Non , c'est en vain que leur ame barbare
S'efforceroit de nous forger des fers ;
La Liberté que Louis nous prépare
Va nous venger aux yeux de l'Univers.





SIXIEME TABLEAU.

Voyez d'un côté un aristocrate militaire aiguïser des poignards. & autres armes de toutes especes. De l'autre, deux de ces moufres occupés à broyer des poisons. Ce Tableau emblématique représente l'horrible conjuration formée contre Paris, ayant l'époque fameuse du 13 Juillet.

O Français ! tous les crimes que je viens de vous rapporter, ne sont rien en comparaison de tous ceux qu'il me reste à vous décrire. Courageux Parisiens ! c'étoit contre vous que se dirigeoient les premiers traits de l'abominable conjuration. Vos têtes alloient tomber sous le fer homicide. . . . Mais un génie veilloit à votre conservation.

Jusqu'à l'époque où nous voici dans ce Tableau, les projets des aristocrates avoient toujours échoué. Ils vouloient cependant dissoudre l'Assemblée Nationale à quelque prix que ce fût ; mais ils craignoient le Peuple de Paris. Ils résolurent donc de s'en rendre mai-

tres ; ils firent approcher un nombre considérable de troupes , qui bientôt environnerent la Capitale. Tous ces soldats devoient entrer dans la ville par toutes les barrières , & à la même heure. On devoit leur donner l'ordre de massacrer tout ce qu'ils auroient rencontré , & d'occuper les principales places. L'exécrable Lambesc devoit , sur-tout , s'emparer de l'Hôtel-de-Ville , brûler toutes nos archives , & faire égorger nos Electeurs qui s'y rassembloient. Depuis long-temps on occupoit près de 6000 ouvriers à frayer un chemin , aboutissant à une plate-forme sur les hauteurs de Montmartre. Quantité de bouches à feu , qui y auroient été placées , devoient abattre & brûler nos maisons. Pour exciter le soldat à commettre tant d'horreurs , on lui avoit promis le pillage du Palais-Royal. Pendant qu'on machinoit ces horribles complots , des scélérats , vendus à l'infame cabale aristocratique , nous affamoient , en enlevant nos subsistances , qu'ils faisoient passer à nos ennemis. Le Roi lui-même . . . ce Monarque chéri de tous les bons Français . . . Ma bouche se refuse à rappeler de semblables forfaits . . . O France ! tu allois être plongée dans le deuil & la désolation ! Et tous ces conjurés sanguinaires eussent

fini par s'entregorger eux-mêmes , pour s'enlever les uns aux autres , les détestables fruits de leurs odieuses manœuvres.

Une heureuse précipitation de la part de ces monstres , nous fit soupçonner leurs complots perfides ; & ce qu'ils avoient cru devoir en accélérer l'exécution , fut pour nous le signal de l'insurrection qui détruisit tous leurs projets.

Le nom seul de Necker remplissoit d'effroi tous ces perfides. Ils voyoient en tremblant que ce vertueux Ministre faisoit tous ses efforts pour défiller les yeux d'un Roi si cruellement trompé. Ils frémissaient que d'un instant à l'autre il ne défabusât Sa Majesté sur leur compte : Necker étoit un obstacle aux desseins criminels qu'ils avoient formés. Une seconde fois ils voulurent l'éloigner du Souverain. Mais ils n'avoient pas oublié que déjà le Peuple avoit forcé de le rappeler. Ils crurent avec raison , que tant qu'il seroit en France , cet homme populaire seroit sans cesse redemandé , & qu'ils ne pourroient s'en défaire qu'en lui faisant donner l'ordre de retourner en Suisse. Necker exilé étoit déjà fort éloigné , que nous n'avions pas

encore le plus léger soupçon de sa disgrâce. Mais
c'en est fait : les traîtres réussissent déjà ; ils se dispo-
sent à exécuter leurs infâmes complots.

AIR : Ciel ! l'univers « Tentation de S. Antoine. »

DIEU ! Quelle horreur à mes yeux se présente !

Français , pourquoi ces funestes apprêts !

Tout est frappé d'épouvante ;

On médite des forfaits !

Quel monstre enfante

Ces noirs projets !

Amis ! unissons-nous ,

De la confiance ,

De la vaillance ;

Et pour la France ,

Immolons-nous tous.

C'étoit ainsi

Que s'écrioient les Patriotes ;

C'étoit ainsi

Que nous bravions notre ennemi

Quand de Broglie , avec ses cohorte ,
De Paris assiégeoit les portes,
C'étoit ainsi.

S E P T I E M E T A B L E A U.

VOILA les arcades du café de Foi, au Palais-Royal. C'est-là que se font faites les premières motions qui nous ont conduit à la Libér.é. Vous y voyez un Orateur qui, après la nouvelle de l'exil inattendu de M. Necker, tient un pistolet d'une main; & de l'autre, un papier sur lequel est écrit: aux armes! Il est environné d'un groupe nombreux, qui applaudit vivement à sa motion.

De tout temps le Palais-Royal fut le rendez-vous de tous les politiques novellistes. Ce fut sur-tout à l'époque où s'assemblerent les Etats-Généraux, que leur affluence augmenta considérablement. Il s'y rendoit aussi tous les soirs un nombre considérable d'ouvriers, qui, après leur ouvrage, y venoient chercher des nouvelles. Le café de Foi étoit le point de réunion où se trouvoient, pour converser ensemble, tous ceux qui déjà se sentoient animés de l'amour de la Liberté & de l'esprit patriotique. Un Courier y apportoit tous les jours le Bulletin des Séances, qui s'y





Étoit publiquement. Tous les espions connus de l'ancienne Police avoient été chassés honteusement. Le peuple s'étoit même vengé sur un de ces êtres vils ; & déjà l'éloignement de cette abominable engeance faisoit qu'on commençoit à y parler assez librement. L'arrivée de toutes les troupes aux environs de Paris excita les plus violens murmures. On jugea que c'étoit un attentat à la Liberté qui devoit régner dans l'Assemblée Nationale ; plusieurs Orateurs s'éleverent , & commencerent à parler en public. On montoit sur des chaises , ou sur les tables du Café ; & là , on lisoit des ouvrages sur la Liberté , & ces lectures étoient interrompues par les réflexions que communiquoient les auditeurs , dont la salle étoit remplie. D'autres préparoient chez eux des discours sur différens objets relatifs aux événemens du jour , & venoient les prononcer souvoient avec toute l'éloquence des Orateurs consommés. Telle fut l'origine des motions fameuses du Palais-Royal. Déjà l'on y avoit fait & exécuté celle qui procura la délivrance de plusieurs Gardes-Françaises qui avoient été renfermés à l'Abbaye , pour s'être déclarés du parti populaire. C'est-là qu'on fit l'accueil le plus flatteur à tous les soldats qui s'y rendirent. On leur dressoit des tables dans le jardin , & on leur y servoit

avec profusion les vivres qui leur manquoient, au camp qu'on leur avoit formé au Champ de Mars, ainsi qu'aux Invalides, où on les avoit postés, avec défense d'en sortir. Que n'ai-je assez d'espace pour nous tracer le tableau touchant de ces braves militaires, environnés d'une foule nombreuse de citoyens, agissans avec eux avec la plus grande fraternité, & répétant mille fois, vive Louis XVI, vive le Tiers-Etat & le peuple de Paris ! Jamais nous ne tournerons nos armes contre lui. Péririssent tous ceux qui voudroient nous le commander ! nous sommes prêts à verser notre sang pour soutenir les droits de la Nation. O Français ! ce sont ces scènes, plusieurs fois répétées au Palais-Royal, qui furent la source de l'union qui se forma dès-lors entre les soldats & le peuple ; union à laquelle nous devons notre salut.

Arrive enfin le jour mémorable où commença notre révolution. Le dimanche 12 Juillet, vers 10 heures du matin, un particulier nous annonça au Palais-Royal, que M. Necker étoit exilé & parti. Plus on étoit éloigné de s'attendre à cette désastreuse nouvelle, & moins on peut y ajouter foi. On fut aux informations, & bientôt il nous fut impossible d'en douter.

On n'entend plus que des cris de rage, de fureur,
On cite les nouveaux Ministres; le mot infame de
banqueroute se mêle avec leurs exécrables noms, &
déjà le peuple les a proscrits. L'indignation est peinte
sur tous les visages. Dans un instant l'effervescence fut
portée à son comble.

« Citoyens, dit un Orateur, c'est aujourd'hui que
» doit commencer le deuil de la France. . . Que les
» spectacles soient fermés. . . Attendrons-nous qu'on
» vienne nous égorger ! Prévenons nos assassins -- ; &
» tirant un pistolet de sa poche. . . » Armons-nous . . .
Son ardeur se communique. On crie aux armes de toutes
parts, & l'on se précipite pour en trouver.

Air.... C'est ce qui me console.

Citoyens, nos fiers ennemis

Voudroient asservir leur pays,

C'est ce qui me désole. (bis).

De la liberté, mes amis,

Chacun de vous connoit le prix.

C'est ce qui me console. (bis)

Ces hommes de méchant aloi,
Voudroient tromper notre bon Roi.

C'est ce qui me désole. (bis).

Louis n'aime pas les méchans,
Tous ses sujets sont ses enfans.

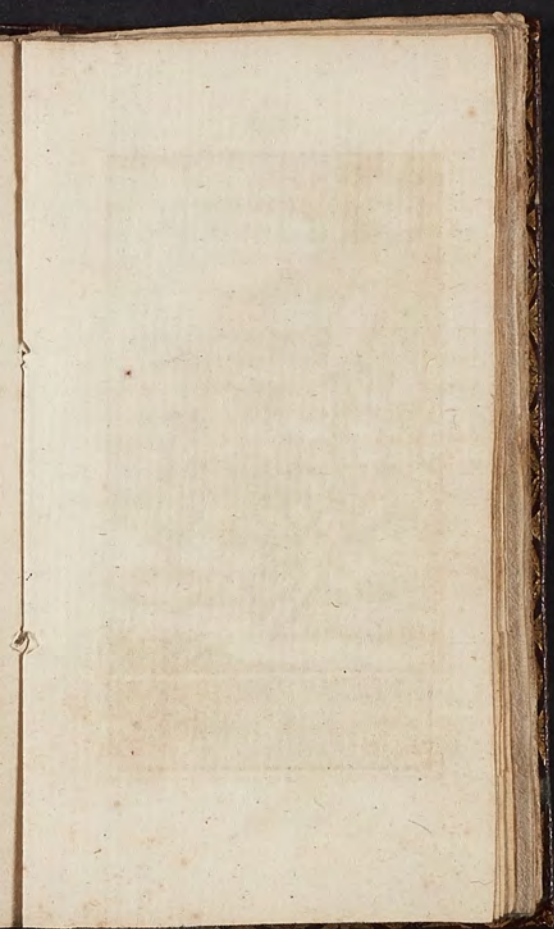
C'est ce qui me console. (bis).

Nos ennemis sont importans;
Ils portent tous des noms brillans.

C'est ce qui me désole. (bis).

Les la Fayette, les Bailli,
Seront tous de notre parti.

C'est ce qui me console. (bis).





HUITIÈME. TABLEAU.

Voyez ici un aristocrate arrêté dans sa fuite :
 le peuple armé environne sa voiture, & le force
 à descendre ; l'humiliation & la honte sont sur sa
 face ; mais la rage est dans son cœur. Dans le
 lointain, remarquez une autre voiture qui s'enfuit.
 Les citoyens sont armés. Les Bustes du Duc
 d'Angoulême & de Necker sont apportés en triomphe
 au Palais-Royal. On se donne rendez-vous aux Champs-
 Élysées, on veut aller de-là à Versailles ; mais la
 route est couverte de soldats. Les Suisses de Cour-
 onne se sont postés avec leurs canons à l'entrée du
 jardin de la Reine. Un détachement de Royal Dra-
 gons occupe la Place Louis XV. Le peuple arrive :
 les Dragons, s'opposent à son passage, & font feu.
 Les Officiers étendent à ses pieds un malheureux
 Français sans défense. Bientôt sa mort est
 annoncée ; ils sont repoussés à coups de pierres. Plus-
 ieurs sont renversés. On s'empare de leurs armes,
 de leurs chevaux, & on les amène en triomphe au
 Palais-Royal, qu'on devoit nommer de la
 Liberté.



HUITIEME TABLEAU.

Vous voyez ici un aristocrate arrêté dans sa fuite. Le Peuple armé environne sa voiture, & le force d'en descendre; l'humiliation & la honte sont sur sa figure; mais la rage est dans son cœur. Dans le lointain remarquez une autre voiture qui s'enfuit.

Déjà les citoyens sont armés. Les Bustes du Duc d'Orléans & de Necker sont apportés en triomphe au Palais-Royal. On se donne rendez-vous aux Champs-Elisées, on veut aller de-là à Versailles; mais la route est couverte de soldats. Les Suisses de Courbevoie se sont postés avec leurs canons à l'entrée du cours la Reine. Un détachement de Royal Dragons occupe la Place Louis XV. Le peuple arrive: ces Dragons, s'opposent à son passage, & font feu. Un de leurs Officiers étend à ses pieds un malheureux Garde-Française sans défense. Bientôt sa mort est vengée; ils sont repoussés à coups de pierres. Plusieurs sont renversés. On s'empare de leurs armes, de leurs chevaux, & on les amène en triomphe au jardin du Palais-Royal, qu'on devoit nommer de la LIBERTÉ.

Après le départ du Peuple , Lambesc ne voyant plus personne qui puisse lui tenir tête , à la tête de ses Brigands étrangers , fond , le sabre à la main , sur un foible vieillard , & le massacre impitoyablement. Mais sans doute la main du Bourreau lui fera expier son forfait.

Cependant , parmi ceux qui avoient pris les armes , il en étoit beaucoup qui n'étoient pas guidés par le patriotisme. Des scélérats , soudoyés par les aristocrates , se portent aux plus grands excès. Ils se répandent autour de Paris , & en brûlent toutes les barrières , afin , sans doute , d'en rendre l'entrée plus facile aux troupes qui l'environnoient.

D'un autre côté , un détachement des Gardes-Françoises rencontre un piquet de Royal-Aillemand devant le Dépôt ; quoique fort inférieur en nombre , il leur livre combat ; sept sont renversés à la première décharge ; bientôt le reste est mis en fuite. Plusieurs actions de la valeur la plus héroïque sont ensevelies dans les ténèbres de la nuit. En voici une de ce genre , dont jamais personne n'a parlé , & qui s'est passée sous mes yeux.

Vers onze heures du soir, les deux bataillons de Gardes - Françaises des casernes de Popincourt & de la rue de Bondy, se réunirent devant l'Opéra; ils marcherent le long du Boulevard, pour aller attaquer les Régimens qui étoient en bataille sur la Place Louis XV. Mais comme on attendoit plusieurs autres détachemens des Gardes, on se donna rendez-vous à la rue Verte. Un Soldat du Régiment de Royal-Allemand, qui, sans doute, avoit été envoyé à la découverte, ayant vu passer ces deux bataillons sur le Boulevard de la Magdeleine, couroit au galop vers la Place Louis XV. Un homme du Peuple, qui, d'une main, tenoit un bâton, & de l'autre un couteau, le voyant venir, lui cria d'arrêter. Le Soldat, pour réponse, prit un pistolet, & alloit le tirer sur celui qui vouloit s'opposer à son passage. Mais de quoi n'est pas capable celui qui combat pour sa liberté, & la défense de sa Patrie ! Un coup de bâton appliqué à propos d'un bras vigoureux sur le poignet du Soldat, lui fait tomber des mains l'arme meurtrière, tandis qu'en même-temps il lui plonge son couteau dans le cœur, & renverse cet ennemi à ses pieds. Ce Citoyen vainqueur, dépoilla le vaincu, & s'empara de ses armes & de son cheval, qu'il conduisit en triomphe au Palais Royal.

Le lendemain lundi 13, le Peuple se fabrique des armes de toutes especes, des lances, des piques, &c. On enleve celles du Garde-meuble. Quel tableau, digne de toutes les réflexions d'un philosophe ! Un manœuvre endosse la cuirasse de François I. ; d'autres, se partagent la riche & brillante armure de Soliman ; un Fort de la halle est armé de l'épée du grand Turenne ; & le baudrier de l'impérieux Louis XIV contraste avec l'habit poudreux d'un garçon perruquier.

Mais nous voici à l'époque mémorable du 14 Juillet. Après s'être emparés des tentes, armes & provisions, abandonnées au camp du Champ de Mars, par les Soldats qui s'étoient enfuis ; après s'être rendus maîtres de plus de trente mille fusils, entassés aux Invalides, on marche vers la Bastille. Cette citadelle imprenable, malgré la trahison de son perfide Gouverneur, est bientôt emportée, & ses défenseurs sont au pouvoir d'un Peuple irrité.

Ces actes de vigueur de la part des courageux Parisiens, épouvantent les premiers moteurs de la conjuration. Je les vois se cacher de tous côtés. Je les vois chercher à se soustraire à la juste punition des forfaits qu'ils ont voulu commettre. Mais c'est en vain.

Air : Des simples jeux.

Les Citoyens sont sous les armes ,
 Pour protéger la liberté ;
 Le traître seul a des alarmes ,
 Du jour il veut fuir la clarté.
 Mais d'une nuit impénétrable ,
 En vain voudroit-il se couvrir ,
 Le crime est avec le coupable ;
 Il le poursuit pour le punir.

Que vois-je ! des coursiers rapides ,
 En ce moment sont arrêtés ;
 De leur char je vois des perfides
 Honteusement précipités.
 Qu'ils tremblent ! Si de leur Patrie
 Ils s'échappoient , pour la trahir ,
 On connoitra leur barbarie ,
 Et les loix sauront les punir.

NEUVIEME TABLEAU.

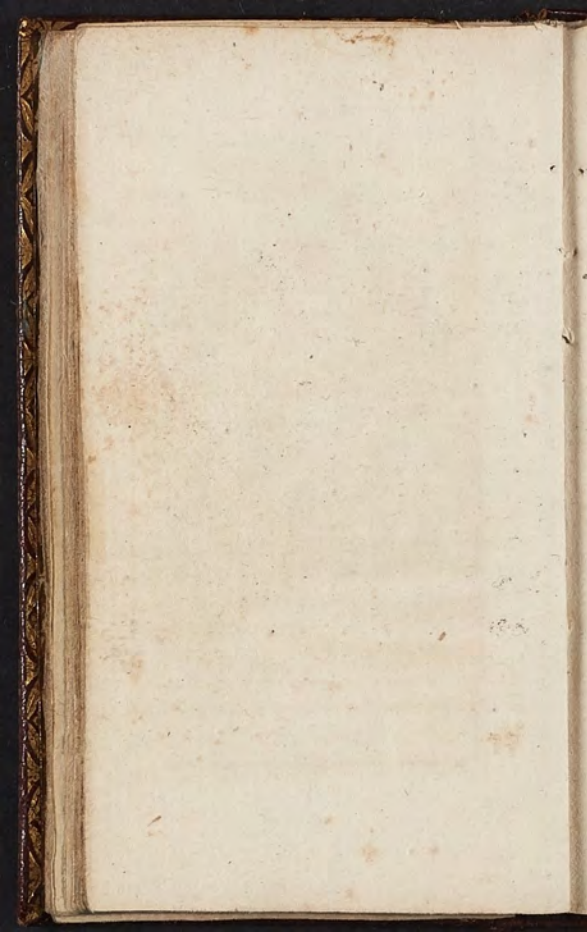
A PRÈS avoir combattu pour nous , le génie bien-faisant qui veille sur la France , vient enfin arracher le bandeau fatal qui , depuis si long-temps , couvroit les yeux du Roi. Ce tableau désigne l'heureuse arrivée du Monarque dans la Capitale , le 17 Juillet.

Je passerai sous silence ces scènes d'horreur , qui ont fouillé nos victoires ; déjà trop de plumes se sont occupées à décrire ces actes sanguinaires , si peu faits pour des François humains & généreux.

Mais déjà commence la destruction de la Bastille. Bientôt vont disparoître ces tours sourcilleuses , monument du despotisme le plus affreux ; & chacun se dispute l'honneur d'en renverser une pierre.

Cependant on annonce que le Roi va se rendre à Paris. La joie brille sur tous les visages. La satisfaction que fait éclater le Peuple dans des circonstances aussi





éragées , est une preuve non équivoque de tout l'amour qu'il porte au Souverain. L'instant arrive enfin ; quel coup-d'œil imposant ! Plus de deux cent mille Citoyens , tant 'à pied qu'à cheval , sont sous les armes. Les uns bordent les avenues depuis la barrière de la Conférence jusqu'à l'Hôtel-de-Ville ; les autres vont au-devant du Monarque pour son cortége. Gardes-Françoises , Gardes de Paris , Gardes de la Ville ; Nobles & Roturiers , Artisans & Négocians , jusqu'à des Prêtres ; les rangs sont confondus ; tous sont égaux. Tous sont Soldats-Citoyens. Mais comment se représenter cette immense multitude placée sur les quais , dans les rues , aux fenêtres des maisons ; sur les toits même . . . Et l'ordre le plus admirable régné au milieu de cette foule. On n'y voit point ce tumulte , ces bouleversemens d'un Peuple contenu par des Soldats gagés. Le riche accueille le pauvre. Tous se rangent avec douceur les uns avec les autres.

Enfin , le bruit des canons annonce l'approche du Souverain. Les Electeurs vont au-devant de lui. M. Bailli qui est à leur tête , & remplit les fonctions de Maire , présente les clefs de la Ville à Sa Majesté. Sire , lui dit-il , & elles furent présentées à Henri IV , par un

Peuple qu'il venoit conquérir : aujourd'hui c'est le Peuple qui reconquit son Roi ». Quel spectacle important ! Ce n'est plus un Monarque qui vient prononcer ses décrets , émanés de sa seule volonté , c'est un pere qui vient visiter ses enfans.

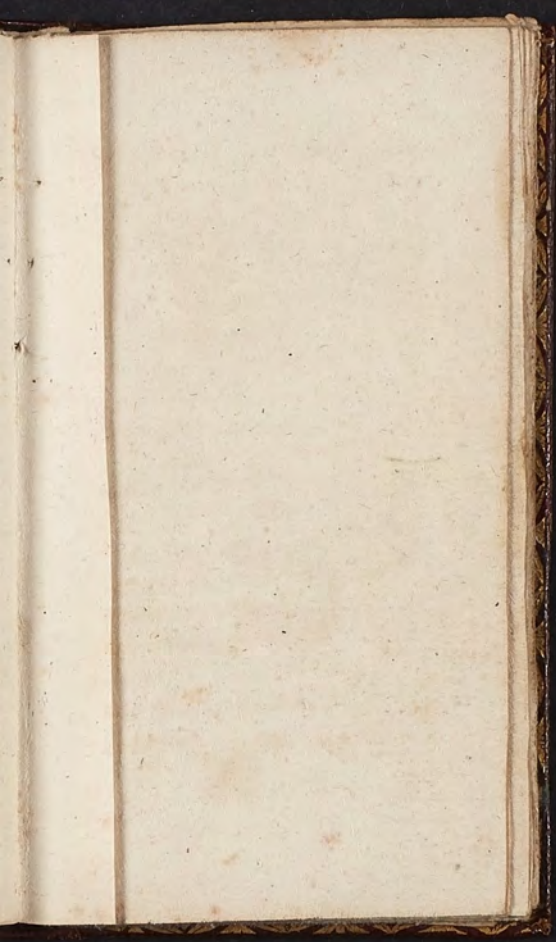
Louis XVI arrive enfin à l'Hôtel-de-Ville. Le Citoyens en haie tiennent au-dessus de sa tête leurs armes croisées, & forment une voûte, jusqu'au trône sur lequel il va s'asseoir. Ses larmes coulent ; il prononce avec peine ces paroles si remarquables , & si belles. « Mon Peuple peut toujours compter sur mon amour... » O Prince auguste ! puissent tes vils courtisans, ne jamais nous faire perdre le fruit de ces sentimens précieux. Le Roi, pour dernier gage de paix, accepte enfin la cocarde de la nation. Il reconnoît M. de la Fayette pour Commandant-Général ; & les cris de vive le Roi se répètent mille & mille fois : l'amour & le respect du Peuple se diversifient sous cent formes. Les cris d'allégresse retentissent dans les airs ; le bruit du canon fait trembler la terre. Jamais Monarque ne s'est vu si grand , & n'a pu se former une si haute idée de sa puissance. Cette heureuse journée est la première de notre liberté.

Air : Du Tonnellier.

François , le Roi vient parmi vous ;
 Votre liberté va renaître.
 Vous sentirez comme il est doux
 D'avoir un pere au lieu d'un maître.
 Vos ennemis sont abattus :
 Tous leurs projets sont confondus.
 Conservez , conservez , braves François ,
 Des fruits de ces brillans succès.

Déjà vos bras ont démoli
 Ces murs épais de la Bastille ,
 Où des François ensevelis ,
 Gémissoient loin de leur famille:
 Chacun s'écrie en contemplant
 Ce détestable monument ,
 Travaillons , travaillons , ô mes amis !!
 Dispersons-en tous les débris.

Tournez vos regards satisfaits
Vers cet auguste Aréopage ,
Dont les respectables Décrets
De la liberté sont l'ouvrage ;
Ces Députés sont votre choix ,
Ils ont bien soutenu vos droits ;
Ils seront , ils seront de tout François
L'amour & l'exemple à jamais.





DIXIEME TABLEAU.

DANS ce Tableau l'on voit Louis & Antoinette auxquels M. de Liancourt vient de raconter le malheur arrivé à l'infortuné François ! Sa Majesté donne à M. de Liancourt 6000 livres , pour les remettre à la veuve de ce Boulanger.

Pendant quelques jours le calme parut se rétablir dans la Capitale , mais bientôt on s'aperçut que les exécra-
bles ennemis de la liberté ne renonçoient point encore à leurs infames projets. Ils commencèrent à employer les ruses les plus infernales pour semer entre nous la division , & exciter des soulèvemens populaires. Ici , ce sont des enregistremens secrets pour former une armée anti-patriotique. Au milieu de nos murs , des scélérats soudoyés , s'enrôlent pour massacrer la Garde nationale. On marque les portes pour effrayer le Peuple. Là , on paye les Boulangers pour les engager à ne pas cuire ; on cache , on enleve une partie de nos subsistances ; on veut nous affamer. On tient publiquement des discours in-

scandales On inspire au Peuple la méfiance dans ses Représentans.

Tout-à-coup on apprend que dans une orgie qu'ont fait les Gardes-du-Corps , à Versailles, on a foulé aux pieds la cocarde nationale : ce signe sacré de la liberté Française , est échangé pour la cocarde noire ; des Femmes , des Abbés , des Gardes-du-Corps ont distribué dans les galeries ces cocardes anti-patriotiques. Le verre à la main , l'on a pros crit les têtes des vertueux Députés des Communes.

Le bruit de ces nouvelles hostilités se répand dans Paris. On assure que plus de trente mille aristocrates inscrits sur des Registres, doivent se réunir aux Gardes-du-Corps ; & que le projet des chefs de cette conjuration , est d'enlever le Roi , de le conduire à Metz , & venir ensuite nous combattre en son nom, quand ils l'auroient mis dans l'impossibilité d'empêcher une guerre civile.

Déjà les têtes s'exaltent. On arrache toutes les cocardes noires. On menace de la fameuse Lanterne

tous ceux qui la porteront. A cela se joint la disette de pain. Depuis quelque-temps le Peuple ne pouvoit en avoir qu'avec la plus grande difficulté. On craignoit qu'il ne vint à manquer tout-à-fait. Bientôt enfin l'effervescence fut à son comble. Les Marchands des Halles, les Ouvrières des Faubourgs se chargent du salut de la patrie. Elles ramassent dans les rues, dans les maisons mêmes, toutes les femmes qu'elles peuvent trouver, & se rendent toutes à l'Hôtel-de-Ville.

On leur refuse l'entrée; mais des hommes armés de piqués, de haches, &c. s'étant réunis à nos braves Amazones, ils forcerent la Garde, & déjà les portes des magasins sont brisées. On y trouve des fusils, des canons, des munitions : on s'en empare, & l'on se rend ensuite au Corps-de-Garde des Volontaires de la Bastille; on les engage à partir pour Versailles.

On sonne le tocsin de toutes parts, on bat la générale. Toutes les Gardes Nationales se rendent à leurs Districts, & de-là sur la Place de l'Hôtel-de-Ville, qui bientôt en fut couverte. L'Assemblée des Communes délibéroit pendant cela sur ce qu'elle

devoit faire , mais les Milices Nationales s'impatientoient ; ils forcent enfin M. de la Fayette à se mettre à leur tête.... On part.

Cependant les femmes , arrivées à Versailles , étoient entrées en partie en la salle de l'Assemblée Nationale pour demander du pain. D'autres s'étoient avancées jusqu'à la grille du Château. Plusieurs actes hostiles , se commirent de la part des Gardes-du-Corps. On y répondit comme ils le méritoient : abandonnés du Régiment de Flandres , des Dragons , des Gardes-Suisses , de la Prévôté , qu'ils croyoient être de leur parti , ces malheureux furent bientôt obligés de prendre la fuite , après avoir vu plusieurs des leurs camarades tués ou blessés.

A onze heures & demie , l'Armée Parisienne arriva à Versailles , & fit halte sur l'Avenue. M. de la Fayette se rendit chez le Roi , & en rapporta la réponse la plus satisfaisante. On fut enfin passer la nuit , les uns chez les bourgeois , les autres dans les églises & dans les écuries.

Je ne vous dirai rien des scènes d'horreur qui se

passeront le matin. Ah ! puissent-elles être oubliées , & ne pas imprimer à l'histoire de notre siècle , une tache deshonorante pour les Français !

Le Roi se montre à son Peuple , avec bonté , il se rend au desir qu'il lui témoigne de le voir habiter la capitale. On part... Je ne puis comparer cette marche triomphale , la joie , les acclamations du Peuple , qu'à la journée mémorable du 17 Juillet. Le séjour du Monarque dans la capitale avoit ramené l'abondance. Elle cessa bientôt , & de nouveaux actes de fureur furent encore commis. L'infortuné François, Boulanger, fut victime innocente de la rage populaire ; mais sa mort fut vengée par le juste supplice de son assassin. Le Roi s'empressa d'effacer l'horreur de ce crime. Sa bienfaisance vint consoler la veuve François. En lui faisant remettre par M. de Liancourt , une somme de 6000 liv. il lui promit de prendre soin d'elle & de sa famille , & s'engagea à nommer l'Enfant dont elle étoit enceinte. Cet acte d'humanité de la part du Souverain , fait le sujet de ce Tableau .

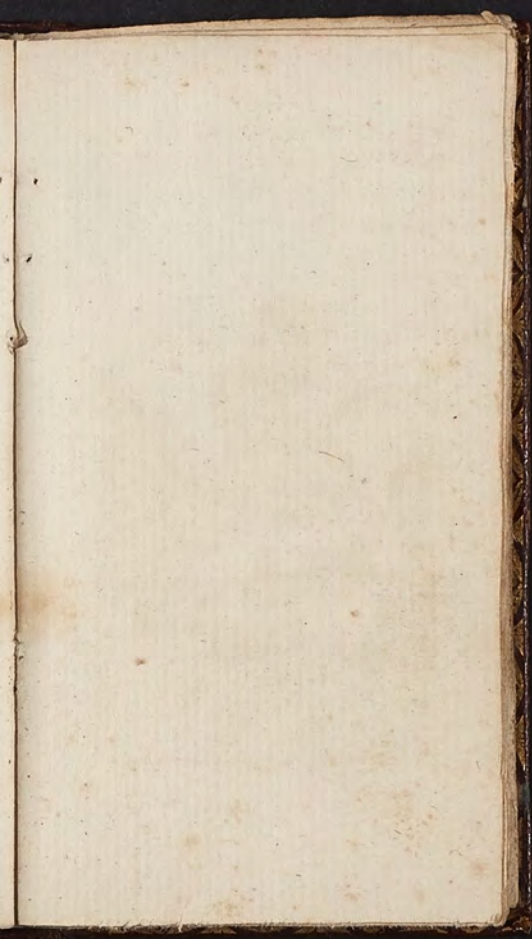
AIR... Daigne écouter.

A la vertu , que chacun rende hommage ,
Du bon François pleurons le triste sort ;
On réservoir un prix à son courage (*) ,
Des furieux lui destinoient la mort. (bis).

O toi , qui perds l'objet de ta tendresse ,
Veuve François , le Roi connoît tes maux ,
Il en gémit ; tu sauras que sans cesse ,
L'humanité parle au cœur d'un Héros. (bis)

Tu fus épouse. . . Ah ! tu deviendras mere !
Conserve-toi pour tes enfans chéris ,
Ne leur dis pas les malheurs de leur pere ,
Mais apprends leur les bienfaits de Louis. (bis).

(*) On avoit décerné au sieur François une récompense civique pour avoir cûi jusqu'à dix fois dans un jour.





ONZIEME TABLEAU.

VOYEZ ici le Génie de la liberté terrassant, & foulant aux pieds l'hydre de l'Aristocratie. Déjà plusieurs de ses têtes sont coupées, & son sang impur a plus d'une fois souillé la terre. Le Génie victorieux plonge dans son cœur le fer qui doit nous affranchir à jamais du joug odieux de cet exécrationnable monstre.

O mes concitoyens ! nous sommes enfin victorieux de tous les efforts des nombreux ennemis dont nous étions environnés. On cessera sans doute de machiner la perte d'un Peuple généreux, parce qu'il brisoit des fers forgés par des tyrans ; parce qu'il secouoit le joug sous lequel il étoit courbé depuis tant de siècles. L'hydre de l'Aristocratie, sans cesse renaissante, expire sous les coups du puissant génie qui, du sein de l'Assemblée Nationale, veille sur toute la France. En vain ce monstre aux cent têtes enfanteroit-il encore de nouveaux projets ; en vain chercheroit-il à semer parmi nous la haine & la discorde : malgré ses efforts inutiles, nous demeurerons unis.

O liberté, objet de nos vœux les plus ardens ! nous te posséderons. Les sages décrets de l'Assemblée Nationale assurent ton règne de plus en plus. Louis XVI habite au milieu de son Peuple ; & c'est à l'heureuse insurrection de nos courageuses concitoyennes que nous devons son auguste présence.

Honneur mille & mille fois aux généreux Gardes Nationales ; conduits par le vaillant chef qui les commande , toujours combattans & toujours vainqueurs , ils ont coupé la trame des noirs projets qu'on formoit contre nous.

Gloire immortelle aux illustres défenseurs de nos droits à l'Assemblée Nationale. L'accord le plus parfait régné entre eux & le Souverain ; les Loix les plus sages sont décrétées & sanctionnées sans obstacles. La tyrannie de la féodalité détruite , la réforme d'un Code barbare , déjà commencée avec succès ; les tentatives des Cours souveraines , pour empêcher la promulgation des Loix , sont déconcertées ; par-tout le Peuple reçoit avec la reconnoissance la plus vive , les décrets émanés de l'auguste Diète. Les principes

d'égalité , & de liberté sont irrévocablement fixés ;
la vénalité des charges détruite ; les biens du Clergé
rendus à leur propre destination ; le travail immense
sur la formation des Municipalités , bientôt achevé ;
tout annonce à l'Aristocratie que son règne exécrationnel
est anéanti.

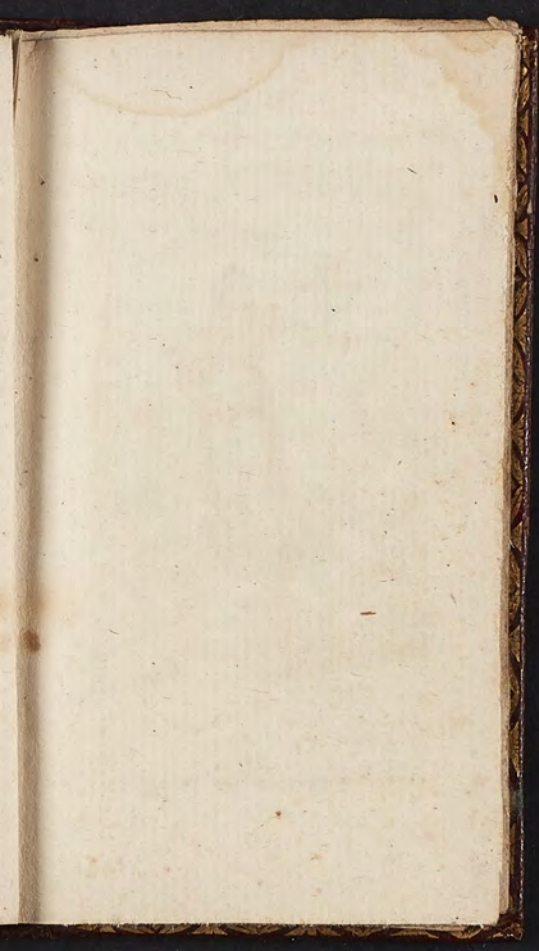
AIR : Jupiter un jour

Ce monstre , qu'engendra l'orgueil
Au sein honteux de l'ignorance ;
Ce cruel fléau de la France
Qui la plongea dans le deuil ;
Sema la discorde & la guerre.
Mais le fer de la Liberté
De ce monstre détesté , (bis)
Vient de purger la terre.

De mille usages odieux
Tout le ridicule assemblage ,
Ces monumens de l'esclavage
De nos gothiques aïeux ,

N'existent plus , quand la Patrie
 A reconquis sa liberté ;
 Conservons leur loyauté , (bis)
 Abjurons leur folie.

Déjà l'horison s'embellit ,
 Et je vois errer sur la France
 Le char fécond de l'abondance ;
 De près le bonheur la suit :
 Si l'Europe qui nous contemple
 Nous envia , chargés de fers
 Libres enfin l'Univers (bis)
 Nous prendra pour exemple.





DOUZIEME TABLEAU.

DANS ce Tableau est personnifiée la Constitution sous la figure d'une belle femme , posée sur un pied-destal , bien large , pour désigner combien la base de cette Constitution sera solide & durable. D'une main elle tient des balances qui annoncent l'égalité. De l'autre une corne d'abondance. A droite & à gauche du pied-destal , vous voyez des gerbes de blé , & la poupe d'un navire , qui annoncent que dès que la Constitution sera faite , on verra renaître l'abondance , & le commerce refleurir ; dans le lointain , des gens qui dansent & jouent de divers instrumens , heureux pronostic du bonheur qui résultera de la régénération de la France.

Elle aura bientôt lieu , cette régénération ; nos Représentans s'occupent sans relâche de tout ce qui peut l'accélérer. Leurs travaux soutenus vont bientôt la faire naître. O Français ! je vois déjà luire pour nous l'aurore d'un beau jour. L'Europe étonnée ne verra qu'avec admiration le travaux sublimes de notre auguste Diète.

Leur Constitution sera fondée sur les bases les plus solides. O Louis ! toi qui à la qualité d'un des plus puissans Monarques de la terre, réunis celle du plus honnête-homme de ton Royaume ; Roi bienfaisant & généreux, né pour le bonheur de tes peuples, tant que tu ne suivras que l'impulsion de ton cœur magnanime . . . Nous te possédons dans la Capitale. Tel aux premiers jours de printemps, l'astre qui vivifie tout de ses rayons, vient remplir d'allégresse le Laboureur, & féconder la terre à laquelle est confié l'espoir de sa récolte ; telle, ô Louis ! ton auguste présence doit fixer parmi nous le bonheur, & ramener le calme qui nous suit depuis si long-temps . . . Tu ne régneras plus que par les loix les plus justes de l'Univers. Bientôt elles serviront de modèle à tous les peuples qui voudront suivre l'exemple des Français. La corne d'Amalthée versera par-tout l'abondance. Tous les ennemis de la Liberté n'existeront plus, ou seront forcés de cacher leur rage impuissante dans l'obscurité des ténèbres. Antoinette éloignera d'elle les flatteurs qui voudroient la tromper, & ne se livrera plus qu'à sa bienfaisance. O Français ! je le répète, vous serez bientôt le peuple le plus fortuné de l'Univers. Vivent à jamais Louis XVI, Marie Antoinette, rendue à

L'amour de ses sujets, & les dignes rejetons auxquels
ils transmettront leurs vertus.

AIR : La nuit une enceinte importune , Ou de
Jumeaux.

Ville de la Philosophie ,
Sublime Constitution !
Déesse de Philadelphie ,
Viens éclairer ma Nation.
Viens en France , amène à ta suite
Tes Washingtons & tes Franklin :
Un jeune Roi te sollicite ;
Il met notre sort dans tes mains.

Déjà le feu de ton génie
Embrase le cœur des Français.
Les Députés de la Patrie
Ont rendu de sages décrets.
O Déesse ! que ta présence
Puisse seconder leurs travaux :

(60)

Tu dois tes faveurs à la France ;

Elle te prêta ses Héros.

F I N.



Se vend, chez Madame DUBOIS, Libraire, Boulevard
du Temple.

